

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 14 MARS, 1842.

LE FANTASQUE.

A l'occasion de la terminaison du troisième volume de notre journal, événement solennel qui s'effectue par le présent numéro, nous prendrons la liberté d'avoir avec nos souscripteurs et surtout avec nos lecteurs une petite conversation amicale où nous exposerons l'état actuel de nos affaires, (indépendamment de celles du pays qui nous intéressent beaucoup plus mais qui nous touchent beaucoup moins,) où nous ferons franchement un examen de conscience, où nous discuterons sans aigreur nos torts respectifs, où nous exposerons ingénument le plan que nous nous proposons de suivre dans la campagne qui s'ouvre, où nous laverons enfin en famille tout le linge sale que nous pourrions trouver.

Venons d'abord aux faits matériels.

Durant l'année qui vient de s'écouler, nous avons remis à la porte de nos souscripteurs, quelqu'ait été l'état du ciel, chaud, froid, tempéré, sec, neigeux, poudreux, brumeux, pluvieux, nuageux, orageux, tempêteux, quatre-vingt seize numéros, formant un tout de six cent vingt-quatre pages imprimées.

Maintenant voyons de quelle utilité matérielle a pu être cette masse de papier selon les goûts de ceux qui l'ont reçue.

L'épicier en aura confectionné trois ou quatre cents sacs ou cornets dans lesquels il aura pu envelopper autant de livres sucre, de chandelle ou de savon; ce dont l'acheteur se sera d'autant mieux trouvé qu'après la consommation des effets achetés, leur enveloppe lui aura fourni, par dessus la marché, des lumières peut-être plus essentielles et plus pures que celle de sa bougie; un examen un peu prolongé lui aura sans doute fait découvrir aussi de nombreux grains de sel, mêlés de fortes pincées de poivre, dont il aura pu tirer parti si toutefois la moutarde ne lui en est point montée au nez.

Le jeune homme aura pu, par le moyen de notre journal, allumer, dans un an, au moins douze cents pipes ou cigarres et y puiser un utile enseignement; c'est que la gloire la plus chèrement achetée, la vanité la mieux entretenue, s'évanouissent le plus souvent en fumée.

La jeune fille en aura pu faire autant de papillotes en faisant une réflexion dont la vérité lui était en même temps clairement démontrée: c'est que ce qui frise les uns défriseront les autres.

Le bibliophile enfin aura pu recueillir soigneusement chacune des feuilles à leur sortie de la presse et, même sans les avoir lues, les livrer au relieur qui moyennant une faible rémunération en aura fait un bel et fort volume qui grossira d'abord sa bibliothèque, sans la déparer, puis sa réputation de savant, de bel esprit, et qui après tout dans quelques vingt ans nous donnera sur les hommes, sur les choses bien des petits détails précieux qui permettront à nos descendants de former une idée juste, quoique peu flattée, de ceux auxquels ils devront leur état politique bon ou mauvais.